

La représentation sociale du temps dans l'opinion environnementaliste

J.P. Bozonnet,

Centre d'Informatisation des Données Socio-Politiques (CIDSP)
Institut d'Études Politiques de Grenoble
BP 48, 38040 Grenoble Cedex 9
Tél. 04.76.82.61.27
Fax 04.76.82.60.70

Mail : Jean-Paul.Bozonnet@iep.upmf-grenoble.fr

Site : <http://bozonnet.googlepages.com>

"Je ne pense jamais au futur, il vient assez tôt"
Einstein

Problématique et objectifs

Longtemps après la mort annoncée des idéologies,ⁱ les penseurs de la postmodernité méditent inlassablement les conséquences de cette perte. Ils s'alarment notamment d'un changement majeur : le rapport social au temps.

Citons Georges Balandier qui stigmatise notre époque par l'absence de repères. Il attribue ce manque au rejet de tout ce qui est définitif, et à l'exigence de l'immédiat et de l'éphémère. L'homme contemporain en serait réduit à appréhender l'instant et l'inachevé seuls, incapable qu'il est de se penser dans la temporalité ; les marques de celles-ci jadis gravées dans la nature ont été effacées au profit d'autres artificielles et changeantes.ⁱⁱ

Quant à Paul Virilio il voit dans la vitesse le facteur déterminant : elle engendre un nouveau rapport à l'espace, démesuré, lequel aurait tué la temporalité. En abolissant les distances, la vitesse crée un "ailleurs commutatif", une sorte d'ubiquité, le "temps réel", et abrège toute chose à l'instantané : plus d'avant ni d'après, plus de temps mort. Ce gain de temps nécessite moins d'effort de notre part, mais réduit dramatiquement notre espace et le "village planétaire" devient de plus en plus exiguⁱⁱⁱ.

Et voici Jean Chesneaux qui analyse longuement le temps qui est le nôtre aujourd'hui : temps "écrasé" dans l'immédiateté, "calibré, modélisé, fonctionnalisé", "écartelé entre mille sollicitations" ; "temps-paramètre" qui aurait succédé au "temps-compagnon" de jadis. Chesneaux en dénonce la cause essentielle selon lui : la recherche de la rentabilité. Il en déplore les conséquences : absence de futur et donc succession de moments "orphelins de sens". Il prêche pour une "équité générationnelle, justice distributive qui s'étire sur toute la ligne du temps" ; thèse défendue sur le mode de la peur par les écologistes et qui ne pourrait l'être de manière vraiment "radieuse" que par une religion^{iv}.

Jean-François Lyotard enfin est plus distancié, plus radical aussi et ne laisse plus percer qu'un discret désespoir. Il dépeint la même morne transformation de la temporalité que les auteurs précédents : les discours actuels sont amnésiques et l'énoncé du futur provoque l'ennui car le spectre de la catharsis finale a disparu. Le présent lui-même n'est plus une véritable temporalité de conscience qui exigerait l'intégration du passé comme mémoire et de l'avenir

comme projet, mais une gestion des problèmes du moment. Le temps est alors homogène, terne diachronie, succession découpée en unités d'horloges uniformes et régulières. La cause pour Lyotard est profonde et irrémédiable : elle réside dans le statut du sujet historique, sujet parlant auteur d'un récit ; il est désormais emprisonné dans la chronologie de sa fable, laquelle commence et finit sans lui, en un système cybernétique complexe en boucle sur lui-même. En somme, après les décentrations révolutionnaires de Copernic, Darwin, Freud,... le sujet est évincé du récit même, lequel n'est plus motivé ni par une rémission comme dans la religion chrétienne, ni par une émancipation comme dans l'histoire marxiste, et ne peut plus avoir de finalité pour son auteur. La croyance même dans les grands récits s'est donc évaporée.^v

Ainsi, une myriade de philosophes ou d'essayistes sont d'accord sur un premier constat : le temps tel qu'il est vécu par nos contemporains n'est plus le même que celui d'autrefois. Bien que ces auteurs diffèrent sur le diagnostic, le consensus se fait sur le symptôme : aujourd'hui les individus se limitent au présent et au court terme.

Un second constat peut être rappelé : l'opinion des pays industrialisés a développé un courant fort et généralisé en faveur de la protection de la nature et de la défense de l'environnement^{vi}. Or ce courant, dans la débâcle générale des systèmes d'idées, peut être analysé comme une résurgence de l'idéologie, voire du mythe^{vii}. Bien plus, structuré en récit, il pourrait réintroduire un rapport social au temps plus classique, organisé autour de la trilogie passé, présent et avenir, et donc contredire la thèse postmoderne de la focalisation sur l'éphémère instant présent.

Notre objectif consistera à étudier la représentation sociale du temps dans l'opinion environnementaliste contemporaine. Satisfait-elle aux critères de la postmodernité, laquelle prédit que toute action pro-environnementale aujourd'hui se résoudrait à la défense d'acquis ou d'intérêts particuliers, à des luttes locales, limitées au présent, revendications ponctuelles de type *NIMBY* ? Ou bien s'inscrit-elle dans un système d'idées plus large et cohérent, accompagnant un mouvement écologiste du type de ceux décrits par Alain Touraine^{viii} à la fin des années 70 ?

Nous développerons d'abord l'hypothèse selon laquelle l'environnementalisme se présente comme une idéologie, prenant le relais de la "sociale" du XIX^{ème} siècle, avec une structure temporelle analogue à celle du mythe archaïque. Nous démontrerons ensuite que les partisans de cette opinion pro-environnementale se projettent dans un avenir à long terme, seul compatible avec le développement durable.

Définitions et méthodes

Avant d'en venir à l'exposé, et afin d'éviter tout malentendu sur les mots, il est nécessaire de préciser quelques définitions.

D'abord le concept de temps. Il est ici bien différent de celui des physiciens, sorte de toile de fond homogène, linéaire et immuable telle que l'a conçue Newton : même relativisé par Einstein qui le rapporte à la matière et à l'espace, ce temps est toujours objectivé et substantialisé dans la nature. Notre conception diffère également de celle de Kant qui, en faisant du temps une intuition sensible a priori et universelle, la substantialise dans l'esprit humain. Nous nous en tiendrons à la conception de Norbert Élias pour qui le temps est une construction sociale liée aux instruments avec lesquels il est mesuré ; concept éminemment sociologique puisque ces instruments de mesure ont une fonction de coordination des activités

humaines et d'intégration. Le temps sera donc défini ici comme le résultat d'un processus de construction interactive entre la société et la nature : la collectivité le crée en comparant ses pratiques à des repères naturels. Quatrième dimension des physiciens, on ne peut rendre compte du temps sans référence à une cinquième dimension proprement humaine, la représentation symbolique dans une conscience collective^{ix}. Cette conception est tout à fait pertinente pour notre démonstration puisque nous étudierons des représentations collectives du temps, variables selon les opinions ou les pratiques environnementales.

Quant à ces dernières, elles seront regroupées sous le terme d'environnementalisme, lequel est défini ici comme un sentiment d'appartenance à une mouvance, fédérée sous le concept large de protection de la nature. L'indicateur principal consiste en une question posée à l'enquêteur pour savoir s'il appartient à une organisation de protection de la nature, et s'il envisage ou non d'en être membre. Ce concept est bien distinct de l'écologisme qui soutient des mouvements ou des partis écologistes et contient une dimension plus directement politique.

Enfin nous utiliserons beaucoup le concept de mythe. Il est défini ici dans son acception anthropologique et non journalistique ; il ne signifie pas mensonge, erreur ou chimère, mais vision du monde, structurante et mobilisatrice, incluse dans un "grand récit", soit qu'il exprime un dilemme fondamental propre à la finitude humaine comme le pense le symbolisme, soit qu'il reflète une dimension universelle de l'esprit comme le veut Lévi-Strauss, soit encore qu'il remplisse des fonctions sociales particulières telles que rassurer, permettre l'action ou garantir l'ordre social comme le croient les fonctionnalistes^x. Même si ces auteurs ne sont pas d'accord sur la définition exacte du mythe, ils s'opposent tous à la conception simpliste de Roland Barthes, par exemple, proche du sens commun, pour qui le mythe se réduit à une manipulation destinée à tromper le menu peuple^{xi}.

La méthode repose pour l'essentiel sur l'exploitation d'une enquête européenne, l'*Eurobaromètre* de mai 1989 ; elle a été réalisée à la demande de la Commission des Communautés Européennes auprès d'un échantillon composé de 9029 individus, représentatif des pays suivants : Allemagne, France, Grande-Bretagne, Italie, Pays-Bas. Les résultats exprimés en valeur absolue n'ont plus qu'un intérêt historique ; en revanche l'étude des relations entre variables donnent des indications très pertinentes pour nos hypothèses.

1. L'environnementalisme : la structure temporelle d'un mythe

Dans cette première partie nous apporterons quelques arguments à l'appui de l'hypothèse suivante : l'environnementalisme est structuré par une temporalité analogue à celle de l'idéologie "sociale" du XIX^{ème} siècle, et proche de celle du mythe archaïque.

Une sémantique temporelle commune

Avant d'en venir à la question de la temporalité, il faut s'interroger sur ce que peuvent avoir de commun les innombrables discours favorables à la défense de l'environnement. En effet, les débats sur cette question depuis les années 70 touchent à des thèmes variés apparemment hétérogènes : des grands problèmes mondiaux aux réactions microsociales face aux aménagements, de la survie de la planète aux modes de vie personnels. Bien plus, ils appartiennent à des registres différents, certains circonscrits au scientifique, d'autres militants ou gestionnaires. Et même ils relèvent de systèmes d'idées parfois contradictoires, balayant

l'échelle gauche-droite d'un extrême à l'autre et impliquant des choix politiques opposés. Ces discours disparates ont-ils une base commune ?

Malgré leur hétérogénéité apparente, ils sont construits sur un fonds sémantique identique, lequel fait appel à quelques thèmes liés au temps : la nature saine de jadis, les catastrophes futures, l'urgence actuelle d'y parer, l'irréversibilité de l'entropie, l'accélération des transformations de la biosphère, la nécessité d'y réagir par un développement soutenable,... Cette structure sémantique se résume en une représentation de l'histoire en trois temps, où "tout a été donné, puis perdu, avant de pouvoir être à nouveau un jour retrouvé".^{xii} Les acteurs ont peu conscience de cette organisation du temps inhérente au langage, pas plus que les sujets parlants n'en ont de la grammaire qu'ils pratiquent sans le savoir : elle constitue une structure temporelle largement implicite sinon inconsciente grâce à laquelle les acteurs de l'environnementalisme organisent toute leur vision du monde.

L'environnementalisme, une idéologie greffée sur la "sociale"

Un cas tout à fait exemplaire de cette construction ternaire nous est offert dans un éditorial de la revue de *Greenpeace France*^{xiii}. L'auteur veut légitimer les actions parfois illégales conduites par son organisation. Tout l'argumentaire repose sur une représentation du temps assez complexe, avec d'abord la temporalité environnementaliste : la biosphère autrefois autorégulée est victime depuis quelques décennies d'une violence sans précédent, il faut agir d'urgence pour assurer la transmission de notre héritage naturel à nos petits-enfants. On retrouve le rythme ternaire évoqué plus haut : nature saine de jadis, temps dégradé d'aujourd'hui, et action urgente en vue d'une réhabilitation future. Mais ces trois actes s'inscrivent dans un ensemble plus vaste, qui est la modernité avec l'épopée de la "sociale", bref l'Histoire avec un grand H. Et notre auteur de rappeler les trois moments dialectiques de cette dernière : celui de la communauté, la *Gemeinschaft* ou communisme primitif de jadis, l'abaissement contemporain du prolétariat, qui précède sinon les lendemains qui chantent, du moins la condition salariale "soutenable" aujourd'hui. Ainsi l'illégalité des actions de *Greenpeace* est de même nature que celle des luttes ouvrières ; on raccroche le wagon de l'environnementalisme à la locomotive de la "sociale" pour assurer sa légitimité. L'urgence de l'action est fondée sur une idéologie nouvelle qui succéderait aux diverses formes de socialisme de l'ère industrielle. En somme la structure temporelle ternaire de l'environnementalisme est une construction sociale du temps, sur le modèle désormais classique des utopies du XIX^{ème}.

La temporalité d'un mythe sécularisé ?

Mais pour accepter cette hypothèse de la temporalité inspirée de l'idéologie, encore faut-il écarter un premier argument : les théories de l'environnement et l'écologie en général ne sont-elles pas d'abord des discours scientifiques ?

C'est là un fait acquis qu'il ne nous appartient pas de contester, toutefois il convient de rappeler quelques apports de l'épistémologie concernant les relations entre science justement et idéologie. On sait en effet depuis Bachelard, mais aussi depuis les études de Bruno Latour^{xiv}, que le discours scientifique dépend de l'imaginaire et du contexte social dans lequel il est produit. Ainsi toute la théorie de l'entropie et de l'irréversibilité impliquée dans le principe de Carnot est homologue de la temporalité mythique qui définit le présent comme un processus de dégradation du temps ; de même le concept de *climax* correspond au "temps zéro", le *in illo tempore* par lequel Mircea Eliade définit le temps mythique des origines^{xv}.

Inversement Raymond Boudon insiste sur le fait que presque toutes les idéologies usent du discours scientifique^{xvi} : et de fait l'écologie politique foisonne d'idées transférées de l'étude des populations animales ou de l'évolutionnisme, notamment les prédictions catastrophistes en matière de démographie ou de gestion des ressources^{xvii}. Ces remarques n'enlèvent absolument rien à la valeur scientifique de l'écologie, elles justifient seulement le fait que ce discours scientifique puisse aussi légitimement être étudié comme un objet au même titre que les idéologies.

Mais si l'interaction entre science et idéologie peut être admise, n'y a-t-il pas un fossé infranchissable entre mythe et idéologie ? Beaucoup d'anthropologues contemporains n'hésitent pourtant pas à le franchir, la seconde apparaissant comme une forme moderne du premier^{xviii}. Ainsi Eliade range les religions parmi les formes mythiques et d'autres considèrent les messianismes, les utopies, les philosophies de l'histoire et même les grandes idéologies marxistes et nazies comme des mythes sécularisés^{xix}. Ces systèmes d'idées sont tous construits sur la même structure ternaire, le temps primordial, le temps présent dégradé et le futur réconcilié ; ils sont fondés sur la rupture entre deux temporalités, celle du temps sacré, parfait, qui anoblit les moments de l'origine ou de la fin, et celle du temps présent, avili par le profane.

Ainsi la structure temporelle de l'environnementalisme peut-elle légitimement être comparée à celle du mythe. Cependant cette comparaison très générale n'est-elle pas triviale ? L'existence d'autres temporalités, cycliques, linéaires,... montre qu'il n'en est rien. Et de fait, la structure ternaire du mythe se distingue notamment de deux autres configurations qui sont souvent tenues aujourd'hui pour dominantes.

D'abord elle s'oppose à la chronologie que Roger Sue définit comme étant dominante à l'ère industrielle, et à qui il attribue quatre traits fondamentaux^{xx} : la temporalité moderne serait précise, monochrome, prévisible et progressiste. Or l'environnementalisme est très différent : il postule un temps parfait des origines, celui du climax suivi d'une dégradation du présent, et contredit donc l'idée de progrès ; de même il contredit l'idée du temps newtonien monotone, en posant des moments de l'histoire d'inégale valeur.

Ensuite elle rompt avec la temporalité postmoderne telle qu'exposée au début de ce travail et qui affirme la fin des grands récits : l'environnementalisme postule au contraire une temporalité avec une finalité historique, la réhabilitation de la nature, et non une simple gestion au présent. Il refuse le diagnostic de "panne de l'histoire" et d'absence de sens historique.

2. L'environnementalisme et la conscience du long terme

L'éditorial analysé plus haut forme-t-il vraiment le socle théorique de l'environnementalisme ? Est-il le fait d'un "intellectuel organique" du mouvement, porte-parole d'une masse militante, ou bien seulement la trouvaille d'une vigie isolée du vaisseau *Greenpeace* ? En somme les réminiscences du vénérable passé de la "sociale" dont la temporalité est elle-même héritée du mythe archaïque sont-elles généralisables à toute la pensée environnementale ?

En fait la greffe sur la "sociale" n'est pas un hasard : toutes les enquêtes concordent pour montrer que l'écologisme, en dépit du courant contraire de la *deep ecology*, est une idéologie qui séduit essentiellement des gens de gauche^{xxi}. C'est là un indice supplémentaire qui va dans le sens de l'hypothèse d'une homologie formelle entre les utopies du XIXème et

l'environnementalisme. Cependant cela ne suffit pas à prouver que cette homologie s'étend à l'ensemble des environnementalistes. Pour étayer ce dernier point, nous nous proposons ici de démontrer la présence d'une temporalité à long terme dans la population environnementaliste des principaux pays d'Europe Occidentale.

Nous le ferons sur la base de l'enquête *Eurobaromètre* de mai 1989. L'indicateur d'environnementalisme correspond à la question suivante (N°363 de l'*Eurobaromètre*) :

"Il existe des mouvements et des organisations qui cherchent à obtenir le soutien du public. Pour chacun de ceux que je vais vous citer, [organisations de protection de la nature] pouvez-vous me dire si vous en êtes membre, si vous envisagez d'en être membre, ou si vous ne voudriez absolument pas en être membre ?"

Rappelons qu'il s'agit là d'un indicateur d'environnementalisme, orienté d'abord vers le thème de la protection de la nature, et que les résultats diffèrent notablement de ceux obtenus avec des indicateurs concernant l'écologie politique, tels que le vote par exemple.

Inquiétude pour l'avenir à long terme

Quant à l'intérêt pour l'avenir à long terme, il sera mesuré par la question suivante : *"Diriez-vous que ce qui se passera dans le monde dans l'avenir, par exemple dans cent ans, c'est quelque chose qui vous intéresse beaucoup, un peu ou pas du tout ?"* (Question N°133)

Intérêt pour ce qui se passera dans cent ans =>	Beaucoup	Un peu	Pas du tout	Total
<i>Concernant les organisations de protection de la nature,...</i>	(V de Cramer = 0.17)			
...en êtes-vous membre ?	66	28	6	100
...envisageriez-vous d'en être membre ?	46	39	15	100
...vous ne voulez absolument pas en être membre ?	31	38	31	100
Moyenne	39	38	23	100
Effectifs ^{xxii}	2836	2740	1623	7199

Tableau 1 - Intérêt pour les cent ans à venir selon l'implication environnementale (en %)

Malgré la date déjà ancienne de l'enquête (1989), le tableau ci-dessus donne de précieuses indications sur l'importance de la conscience du long terme. Bien loin d'être en désuétude, celle-ci est encore très présente en Europe de l'Ouest, puisque globalement 39% de la population y accorde beaucoup d'intérêt, et seulement 23% pas du tout.

Mais ce tableau prouve surtout le lien incontestable entre le degré d'appartenance aux mouvements de protection de la nature et le fait de s'intéresser à ce qui arrivera dans un siècle. Par exemple, 66% des membres de telles organisations environnementales s'intéressent beaucoup au siècle à venir, et seulement 6% pas du tout. En revanche, ceux qui ne veulent absolument pas en être membres sont aussi nombreux à ne pas s'intéresser du tout au futur qu'à s'y intéresser beaucoup, soit 31% dans les deux cas. Évidemment la conscience du long terme n'est pas propre aux environnementalistes, mais elle est beaucoup plus forte chez ces derniers.

Estimation du niveau de vie futur de ses enfants =>	Meilleur	Pareil	Moins bon	Total
<i>Concernant les organisations de protection de la nature,...</i>	(V de Cramer = 0.12)			
...en êtes-vous membre ?	44	22	34	100
...envisageriez-vous d'en être membre ?	56	15	29	100
...vous ne voulez absolument pas en être membre ?	61	22	17	100
Moyenne	58	19	23	100
Effectifs ²²	3749	1254	1476	6479

Tableau 2 - Niveau de vie futur des enfants selon l'implication environnementale (en %)

Une autre question de l'*Eurobaromètre* demandait aux enquêtés comment ils envisageaient le niveau de vie des générations futures : *"Estimez-vous que vos enfants ou les*

enfants des gens comme vous, auront un niveau de vie meilleur ou moins bon que le vôtre actuellement, quand ils auront votre âge ?" (Question N° 228)

La perception du niveau de vie des générations futures est un indicateur du pessimisme ou de l'optimisme vis-à-vis du siècle prochain : le tableau ci-dessus montre que les défenseurs de l'environnement sont aussi les plus pessimistes. Par exemple 34% des membres d'organisation de protection de la nature pensent que le niveau de vie de leurs enfants sera moins bon que le leur au même âge, soit le double des 17% de ceux qui ne veulent absolument pas en être membre. Ainsi, sans être catastrophiste, puisqu'il reste 44% de membres d'organisations de protection qui pensent que l'avenir de leurs enfants sera meilleur, l'opinion environnementaliste voit l'avenir plus sombre. Ce deuxième constat précise un peu la nature de l'intérêt pour le long terme qui était évoqué précédemment : il s'agit en fait aussi d'une inquiétude. Il semble bien alors que la construction sociale d'une temporalité réponde à cette angoisse face à l'avenir. On retrouve ici une des caractéristiques fondamentales attribuées au mythe, lequel est crédité du pouvoir de "dresser une échelle contre le temps" comme l'ensemble des processus symboliques^{xxiii}.

Satisfaction du présent

L'Eurobaromètre proposait aussi une question sur la satisfaction de la vie aujourd'hui, laquelle constitue un indicateur d'appréciation de la période historique présente.

"D'une façon générale, êtes-vous très satisfait, plutôt satisfait, plutôt pas satisfait ou pas du tout satisfait de la vie que vous menez ?" (Question N° 123)

Or cette appréciation est nettement plus positive chez les membres des organisations de protection de la nature : d'après le tableau n°3, ils sont 42% à être très satisfaits de la vie menée aujourd'hui, au lieu de 23% seulement chez les non-membres. Outre un jugement sur le temps présent, l'indicateur de la satisfaction de la vie marque aussi un revenu suffisant et un niveau de vie assez confortable. En somme cette corrélation, bien que pas très forte, corrobore la thèse de Ronald Inglehart : les plus fidèles soutiens de l'environnementalisme sont aussi les mieux lotis en capital économique et culturel^{xxiv}.

Satisfaction de la vie menée actuellement =>	Très	Plutôt	Plutôt pas/ du tout	Total
(V de Cramer = 0,11)				
<i>Concernant les organisations de protection de la nature,...</i>				
...en êtes-vous membre ?	42	46	12	100
...envisageriez-vous d'en être membre ?	26	62	12	100
...vous ne voulez absolument pas en être membre ?	23	56	21	100
Moyenne	25	58	17	100
Effectifs²²	1837	4246	1222	7305

Tableau 3 - Satisfaction de la vie selon l'implication environnementale (en %)

En résumé, l'opinion pro-environnementale s'inscrit dans une temporalité à long terme, avec le souci des générations futures, laquelle a des affinités avec le développement durable selon l'éthique de responsabilité telle qu'elle est défendue par Hans Jonas^{xxv}. Par ailleurs, les défenseurs de l'environnement sont aussi pessimistes pour leurs enfants dont ils prévoient une baisse du niveau de vie. Cependant il s'agit d'un pessimisme constructif puisqu'il suggère l'appartenance à un mouvement de protection de la nature, et donc pousse à l'action. Ainsi l'environnementalisme implique une conscience historique proche de celle de l'idéologie, et comme cette dernière, il répond à une angoisse devant la détérioration de l'histoire.

Mais comment les environnementalistes jugent-ils leur condition présente ? Aussi surprenant que cela puisse paraître, ils s'estiment, plus que les autres, dans une situation

satisfaisante pour le court terme. En somme ce sont des classes sociales plutôt aisées, donc un acteur historique privilégié, sinon en position de force, qui possèdent une vision de l'environnement à long terme ; ce sont elles aussi qui ressentent le plus la précarité de leur position et militent pour la protection de la nature, tandis que d'autres catégories sociales dont la situation actuelle est plus difficile, demeurent prisonnières du court terme.

Conclusion

Objections et réfutations

Les divers penseurs de la postmodernité voient nos contemporains obsédés par le court terme. Même les leaders écologistes qui devraient pourtant réfléchir au développement durable et au futur, semblent arc-boutés sur la gestion du présent : les militants de la première heure avouent que les luttes idéologiques exaltées par la promesse d'une société à venir, ne sont plus qu'un passé héroïque évoqué avec plus ou moins de nostalgie^{xxvi}. Face à une telle unanimité des philosophes et des élites politiques, on aurait pu penser évident que la masse de l'opinion européenne, celle des humbles et des petits, soit elle-même enfermée dans le présent.

Or l'exploitation de quelques résultats d'enquête montre qu'il n'en est rien. Le temps tel qu'il est représenté et revendiqué par la plupart de nos contemporains ne correspond guère à la façon dont il est décrit et déploré par les penseurs officiels de l'époque : au contraire, la conscience du long terme est un phénomène largement partagé ; bien plus, les enquêtés motivés par la défense de la nature et de l'environnement en sont nettement plus préoccupés que les autres, témoignant de leur souci du développement durable. Certes les corrélations ne sont pas très fortes, car brouillées par d'autres facteurs entremêlés, mais elles sont significatives et leur constance témoigne de leur solidité. Cette conception du temps est homologue à la temporalité classique de l'idéologie et du mythe, celui-ci étant défini comme vision du monde, *weltanschauung* structurante et mobilisatrice. Elle n'est évidemment plus portée par le prolétariat, mais par des catégories sociales qui jugent leur situation présente plutôt favorable, avec toutefois des inquiétudes sur sa dégradation future. La vision pessimiste du long terme n'est donc pas un aveu d'impuissance, mais touchant des catégories de population dotées d'une capacité plus grande à anticiper leur avenir personnel, elle incite à l'action urgente en faveur de l'environnement.

En définitive, si l'on admet nos résultats, soit les postmodernes ont émis un faux diagnostic sur l'époque et notamment sur la temporalité, soit les environnementalistes ne sont pas postmodernes. Plusieurs objections peuvent cependant nuancer cette conclusion.

D'abord, on alléguera que notre démonstration s'appuie principalement sur des opinions ; or le rapport au temps pourrait être structuré essentiellement par des pratiques postmodernes "présentéistes", tandis que le discours conserverait encore de manière réflexive de vagues réminiscences du long terme. Cette objection pourrait être valable pour certaines enquêtes, mais ici l'appartenance à une organisation de protection de la nature est l'indicateur d'une démarche forte et de pratiques plus ou moins engagées, et pas seulement d'une opinion superficiellement recueillie lors d'un sondage.

Ensuite on objectera que l'*Eurobaromètre* effectuée une mesure ponctuelle de la conception du temps, une photographie de la situation européenne en 1989 et n'indique rien

sur l'évolution. Pour cela il faudrait disposer de séries statistiques avec les mêmes indicateurs. Or les théoriciens de la postmodernité peuvent arguer du fait qu'ils décrivent une conception du temps émergente, non encore popularisée ni repérable dans les statistiques ; qu'aujourd'hui le militantisme s'effrite, les associations se dissolvent, le lien social s'effiloche,... Bref qu'en privilégiant l'opinion de militants écologistes ou du moins l'avis de personnes favorables à l'environnementalisme, nous avons glané dans nos tableaux les restes d'idéologies survivantes.

Cette objection est forte, cependant un début de réponse peut y être apporté, qui, sans la réfuter totalement, lui enlève beaucoup de son poids. En effet, toutes les enquêtes montrent que la propension à l'environnementalisme est un phénomène, qui en dépit de variations conjoncturelles, est en extension constante depuis le début des années soixante-dix^{xxvii}, et qu'il concerne davantage les catégories sociales les plus jeunes et les plus instruites. Or ce sont elles qui sont porteuses d'une vision à long terme. Il y a donc tout lieu de penser qu'il s'agit d'un système d'opinion en expansion plus qu'une survivance idéologique, même s'il n'est pas doté de la temporalité prévue par la théorie postmoderne.

Enfin une dernière objection demeure liée plus fondamentalement à la méthode : le temps retrouvé de l'idéologie et même du mythe dans le discours environnementaliste n'est-il pas tout compte fait un leurre ? En effet, nous avons étudié une courte réponse positive à une question sur le souci du long terme, incluse dans un questionnaire contenant une série d'autres thèmes prédécoupés et segmentés. N'est-ce pas là un fragment isolé d'un discours en forme de patchwork, qui ne préjugerait en rien de l'existence d'une idéologie complète, mais serait seulement un ornement ancien, importé artificiellement dans la société contemporaine, un peu comme ces frontons ou ces feuilles d'acanthé enchâssés dans l'architecture postmoderne.

Cette objection est forte également. Pour y répondre il faudrait disposer d'une batterie d'autres indicateurs attestant la présence d'une idéologie, par exemple les dimensions polémiques, simplificatrices, l'aspect systémique, etc. Or ces données nous manquent ici.

Ces objections et leur discussion permettent de situer de manière plus précise l'importance et les enjeux de notre conclusion.

Effectivement celle-ci va dans le sens d'une contestation du discours produit par les tenants de la postmodernité en général. Elle appuierait l'hypothèse que ce type de discours est largement entaché d'une idéalisation du passé et d'une nostalgie pour la temporalité issue de l'idéologie ou du mythe. Hypothèse qui, toutes proportions gardées, serait analogue à celle de Nisbet critiquant comme réactionnaires les discours de la philosophie sociale du XIX^{ème} siècle^{xxviii}. Hypothèse qui conforterait également l'analyse de Nicolas Herpin^{xxix}, lequel tient pour peu solides les théories de la postmodernité en général du fait de la faiblesse des données empiriques sur lesquelles elles s'appuient.

Cependant il ne faudrait pas déduire de notre conclusion que les diverses variétés d'idéologies environnementalistes constituent des survivances, ni même un renouvellement des grands récits de l'ère industrielle, qu'elles ne seraient donc pas solubles dans la postmodernité. En réalité, notre investigation est beaucoup trop partielle pour valider une telle hypothèse : en effet, la question de la temporalité est importante mais n'est pas la seule ; a fortiori, elle n'est pas suffisante pour laisser croire que les fameux "mouvements" sociaux étudiés naguère par Touraine sont actifs aujourd'hui encore.

Brief is not beautiful ?

Enfin, on ne peut abandonner le débat sur la conception environnementaliste du temps, sans s'interroger sur le curieux paradoxe pour l'action induit par l'impératif du long terme.

En effet, la pensée écologiste classique se fonde sur le principe "*small is beautiful*"^{xxx} qui privilégie une médiation technique courte, des équipements à "échelle humaine" pour éviter la dérive des moyens et assurer une obtention optimale des fins. Ce principe explique pourquoi l'écologisme est lié indissolublement à la démocratie directe, l'autonomie, la revendication d'une économie et d'une politique locales. Dans la même veine théorique, et pour les mêmes raisons, on pourrait penser que l'environnementalisme mette l'accent sur le court terme, l'action immédiate, or il n'en est rien puisque dans le domaine de la temporalité, son mot d'ordre serait "*brief is not beautiful*". Et pourtant cela ne va pas sans graves inconvénients : en effet, l'impératif d'une justice pour les générations futures impose toutes sortes de contraintes et de privations pour les générations présentes. En outre elle nécessite la désignation d'une instance pour contraindre les contemporains *au nom des* humains à venir, et implique donc l'existence d'un pouvoir qui sera nécessairement *au-dessus des* citoyens actuels et assez éloignés d'eux pour représenter nos descendants. En somme, paradoxalement, le principe de prudence et la finalité reportée sur des futurs lointains ont certes l'avantage de garantir le développement durable, mais ils contredisent le principe "*small is beautiful*" et, en privilégiant les circuits temporels longs dans le domaine de l'économie ou de la politique, ils ouvrent la porte aux abus et aux dérives.

ⁱ - Daniel Bell, *The end of ideology, On the exhaustion of Political Ideas in the fifties*, New-York, The Free Press, London, Collier-Macmillan Limited, 1962, 474 p.

ⁱⁱ - Georges Balandier, *Le Détour, Pouvoir et modernité*, Paris, Fayard, pp. 134-135.

ⁱⁱⁱ - Paul Virilio, *La vitesse de libération*, Paris, Galilée, 1995, pp. 22 et sq. et 75 et sq.

^{iv} Jean Chesneaux, *Habiter le temps*, Paris, Bayard Éditions, 1996, cf. surtout pp. 5-22 et 272-305.

^v - Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Éd. de Minuit, 1979 et *Moralités postmodernes*, Paris, Galilée, 1993.

^{vi} - Cf. Ronald Inglehart, *La transition culturelle dans les pays dans les sociétés industrielles avancées*, Paris, Economica, 1993, 576 p.

^{vii} - Jean-Paul Bozonnet et Pierre Jacquot, "L'environnementalisme en Europe : des inquiétudes à l'héritage culturel", Intervention au colloque sur "L'analyse comparative des données sociopolitiques, Les enquêtes eurobaromètres", CIDSP et Association Française de Science Politique, Grenoble, 1997. A paraître chez L'Harmattan en 1998.

^{viii} - A. Touraine, Z. Hegedus, F. Dubet, M. Wieworka, *La prophétie antinucléaire*, Paris, Seuil, 1980, 373 p.

^{ix} - Norbert Élias, *Du Temps*, Paris, Fayard, 1984.

^x - Pour la thèse symboliste, cf. Georg Frazer, Carl-Gustav Jung, ou Gilbert Durand, notamment *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, 1958. Pour la thèse structuraliste, cf. Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, et *Mythologiques, Le Cru et le Cuit*, Paris, Plon, 1964. Pour la thèse fonctionnaliste cf. Bronislaw Malinowski, *Une théorie scientifique de la culture*, Paris, Maspero, 1968.

^{xi} - Cf. Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.

^{xii} - André Micoud, "Contestation écologique et remobilisation religieuse", in *Religion et écologie*, sous la direction de Danièle Hervieu-Léger, Paris, Éd. du Cerf, 1993, p. 169.

^{xiii} - André Ruwet, "Légitimité écologique", in *Greenpeace Magazine*, Printemps 1994, p. 3.

^{xiv} - Gaston Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1980 ; Bruno Latour et Steve Woolgar, *La vie de laboratoire*, Paris, La découverte, 1988.

^{xv} - Jean Louis Fabiani, *Science des écosystèmes et protection de la nature*, in *Protection de la nature, Histoire et idéologie de la nature à l'environnement*, Paris, L'Harmattan, 1985, p. 84.

^{xvi} - Raymond Boudon, *L'idéologie, L'origine des idées reçues*, Paris, Fayard, 1986, p. 42.

^{xvii} - Françoise Lentin, *Écologie et Biologie*, in *Discours biologique et ordre social*, Paris, Seuil, 1977, pp. 206-239.

-
- ^{xviii} - Claude Rivière, "Mythes modernes au coeur de l'idéologie", in *Cahiers Internationaux de Sociologie*, Paris, PUF, Volume XC, Janvier-Juin 1991 ; pp. 5-26.
- ^{xix} - Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1966 ; Henri Desroche, *Sociologie de l'espérance*, Paris, Calmann-Lévy, 1973 ; Jean-Pierre Sironneau, *Figures de l'imaginaire religieux et dérive idéologique*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- ^{xx} - Roger Sue, *Temps et ordre social*, Paris, P.U.F., 1995, pp. 84-96.
- ^{xxi} - Cf. Ronald Inglehart, op. cit., pp. 455 et sq. et Pierre Bréchon, *La France aux urnes*, Paris, La Documentation française, 1998, p. 200.
- ^{xxii} - La différence de l'effectif total d'avec celui de l'échantillon provient des non-réponses à l'une ou l'autre des questions.
- ^{xxiii} - Cf. Gilbert Durand, op. cit., p. 140.
- ^{xxiv} - Ronald Inglehart, op. cit. pp. 453 et sq.
- ^{xxv} - Hans Jonas, *Le principe de responsabilité, une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Éd. du Cerf, 1990.
- ^{xxvi} - Sylvie Ollitrault, "Science et militantisme : les transformations d'un échange circulaire", in *Politix*, N°36, 1996, pp. 151 et sq.
- ^{xxvii} - Jean-Paul Bozonnet et Pierre Jacquot, op. cit., et Ronald Inglehart, "Public support for environmental protection : objective problems and subjective values in 43 societies", in *Political Sciences and Politics*, march 1995, pp. 57-71.
- ^{xxviii} - Robert Nisbet, *La Tradition Sociologique*, Paris, P.U.F., 1984.
- ^{xxix} - Nicolas Herpin, "Au-delà de la consommation de masse, Une discussion critique des sociologues de la postmodernité", in *Année Sociologique*, 1993, pp. 295-315.
- ^{xxx} - Cf. Ernst Schumacher, *Small is beautiful*, Paris, Seuil, 1978.